

ROBERT IRWIN

Polka au harem

Traduit par

Patricia Simonson

La bibliothèque de l'empereur Julien*

possédait un manuscrit de l'Illiade et de l'Odyssée écrite sur un intestin de dragon. Vers la fin de sa vie, le sultan ottoman Beyazit II (XVI^e siècle), qui avait entièrement renoncé à la viande, fut un instant tenté par un savoureux ragoût de pieds. Toutefois, au moment précis où il invitait son âme à contempler ce régal, une créature sortit de sa bouche et engloutit le ragoût. Beyazit se couvrit la bouche pour empêcher le monstre de réintégrer son corps, et à partir de ce jour-là, il n'eut aucun mal à respecter ses principes végétariens. Moby Dick détruisit pendant des mois tous les vaisseaux naviguant dans le Bosphore—. Dans Istanbul, ville impériale, John Freely traite la ville comme un immense cabinet de curiosités, une approche effectivement adoptée par un très grand nombre d'auteurs dont il s'inspire. Les voyageurs qui visitent Constantinople, devenue Istanbul, aiment à représenter la ville comme une mine de merveilles. Mis à part les présages et les merveilles, le récit historique palpitant que Freely nous livre est avant tout centré sur la vie des élites, sur les intrigues et l'apparat de la cour.

Par contraste, *Femmes ottomanes : la sphère privée*, de Godfrey Goodwin, embrasse un large paysage, et consacre un effort soutenu pour reconstituer les conditions d'existence et de travail des femmes pauvres vivant dans les villages d'Anatolie et des Balkans. (Les Turques, mais aussi les Grecques, les Kurdes, les

* Compte-rendu de trois livres : John Freely, *Istanbul, The imperial city*, Godfrey Goodwin, *The private world of ottoman women*, Ottaviano Bon, *The sultan's seraglio. An intimate portrait of life at the Ottoman court.*

Slaves et les Gitanes étaient considérées comme des femmes ottomanes). L'ouvrage de Goodwin apparaît comme une histoire sociale générale des territoires ottomans car d'une part, la vie provinciale y est par beaucoup d'aspects la même pour les femmes et les hommes, d'autre part, il porte une attention particulière aux édifices, aux aliments, à la substance immédiate de la vie en général. Néanmoins, de nombreux domaines d'activité délimitent une sphère pour les hommes et une autre pour les femmes. A Bursa, par exemple, dans l'industrie textile à domicile, il était d'usage que les femmes filent la soie et que les hommes la tissent. A la campagne, Goodwin note qu'il y a une sorte de poésie dans le fait que seules les femmes pouvaient porter l'eau, même à la nuit tombée, et jamais les hommes. Inévitablement, l'histoire des femmes qui travaillaient, ou, dans certains cas, mendiaient, doit être reconstituée à partir de sources extérieures - décrets officiels ou archives fiscales - auxquelles il faut ajouter les récits de voyageurs (essentiellement des Occidentaux). Mais ce problème vaut également pour les épouses dans les palais et les riches demeures de l'élite, en raison du taux élevé d'analphabétisme parmi les femmes et des contraintes qu'impose le harem. *Femmes ottomanes* est un livre où prédomine un ton mélancolique. Le regard qu'il jette sur les siècles ottomans amène Goodwin à déplorer – l'abrutissement intellectuel de femmes intelligentes. Cette situation était néfaste pour les pauvres, qui se tuaient littéralement au travail ; c'était une forme de cruauté plus raffinée pour les riches, qui n'avaient pas d'occupation et pas même la possibilité d'écrire une lettre. D'une certaine manière, cet ouvrage est le compte-rendu de 650 années de lettres qui ne furent jamais écrites par des femmes mais qui, si elles l'avaient été, auraient éclipsé les écrits infondés des voyageurs occidentaux.–

A l'instar de Freely, Goodwin cite abondamment un écrivain turc du XVII^e siècle, Evliya Çelebi (c'est chez lui que Freely trouve l'anecdote du monstre mangeur de viande sorti de la bouche de Beyazit). On ne connaît pas le vrai nom de cet auteur. (– *elebi* signifie simplement – gentilhomme–, et *Evliya* est un nom de plume). Son *Seyhatname*, ou – Livre de voyages– en dix volumes écrit pour divertir le lecteur, raconte les voyages de l'auteur à travers tout l'Empire ottoman et certaines régions

d'Europe et d'Afrique. C'est un document extraordinaire, dans les deux sens du terme. Evliya fournit une foule de renseignements ayant trait aux conditions économiques et sociales des pays qu'il traverse ; une part considérable de son récit révèle son penchant immodéré pour le fantastique. Sa participation au sac d'Amsterdam organisé par une importante troupe de pillards tartares n'en est que l'exemple le plus extravagant. Il est réellement attesté qu'il visita Vienne, la galanterie et les petites politesses des hommes envers les femmes lui parurent alors compter parmi les nombreuses merveilles de l'Europe.

Goodwin est un chercheur indépendant qui a beaucoup voyagé en Turquie. Son Histoire de l'architecture ottomane (1977) ne sera probablement jamais surpassée. Cependant, au même titre que l'ouvrage de Freely et des nombreuses publications récentes parues sur l'Empire ottoman et Constantinople, *Femmes ottomanes* aborde le sujet de l'extérieur, l'auteur n'ayant pas accès aux documents turcs. Il s'ensuit une écriture un peu impressionniste, et de fait souvent dépendante des – racontars des voyageurs européens–. C'est un récit littéraire plus qu'une œuvre d'histoire sociale analytique. Pourtant, les archives ottomanes et la littérature turque sont très riches, et les historiens et universitaires turcs ont produit d'excellentes études. Mais s'agissant des femmes ottomanes, on ne dispose d'aucune publication en anglais qui mérite l'attention. On peut citer par exemple l'Histoire économique et sociale de l'Empire ottoman, un ouvrage éminemment universitaire édité par Halil Inalcik et Donald Quataert, et publié par les Presses universitaires de Cambridge en 1994 : la place qu'on y accorde aux femmes est dérisoire, pour ne pas dire inexistante. L'histoire sociale des femmes que propose Goodwin constitue actuellement, et pour longtemps sans doute, le meilleur ouvrage de référence.

Le livre de Goodwin rectifie les erreurs de quelques écrivains. Par exemple, A. D. Alderson, dans *La Structure de la dynastie ottomane* (1955), estime à deux mille le nombre de jeunes femmes vivant dans le harem du sultan ottoman. Pour Goodwin, ce chiffre est exagéré. L'auteur consacre en outre un passage à l'histoire romanesque d'Aimée Debuçq de Rivery qui fut peut-être une cousine ou une sœur de Joséphine Bonaparte. Capturée par des pirates, elle se retrouve dans le harem ottoman. On prétend

qu'elle aurait pris le nom de Nakshedil Sultana et serait devenue la mère de Mahmut II avant d'être l'instigatrice de ses réformes politiques et militaires. Dans un livre intitulé *Harem : le monde caché derrière le voile* (1989), Alev Lyle Croutier affirme qu'en tant que mère de Mahmut II, la jeune femme devint Valide Sultana, c'est-à-dire reine mère et première dame du harem : en cette qualité, elle aurait présidé à la diffusion de la culture française et usé de son influence pour – assouplir les structures sociales du harem–. On est déçu en lisant Goodwin que – la signature d'Aimée sur le registre des mariages prouve qu'elle était de retour en France deux ans après la naissance de son fils supposé, chose que son emprisonnement dans le Harem eût rendue impossible–.

Le Harem du Palais de Topkapı à Istanbul concentra pendant des siècles les fantasmes occidentaux. En l'absence de véritables renseignements sur son architecture intérieure, sur les goûts sexuels des Sultans, le nombre de leurs concubines, l'influence politique de leurs épouses, les auteurs inventent volontiers des histoires, souvent plus intéressantes que la réalité, elle, assez terne. Le visiteur sensible qui parcourt aujourd'hui les appartements et les bains du Harem de Topkapı ne peut qu'être profondément affecté par l'impression d'enfermement qui en émane. Selon l'expression de Goodwin, la vie dans le Harem devait parfois donner l'impression qu'on vivait dans la salle d'attente d'une gare de province. Tandis que l'Empire décline, les épouses et concubines du harem apprennent à danser la polka pour tromper l'ennui.

L'ouvrage de Norman Mosely Penzer, *Le Harem : une description de cette institution telle qu'elle existait dans le palais des Sultans turcs, ainsi qu'une histoire du Grand Sérail depuis sa fondation jusqu'à l'époque actuelle* (1936), propose une histoire anecdotique des appartements de Topkapı et de leurs occupants. Penzer (1892-1960) est surtout connu comme le bibliographe de l'explorateur et pornographe Sir Richard Burton. Toutefois, en homme friand de petits détails négligés, il écrit sur une très grande diversité de sujets. Son ouvrage *Le Harem* s'inspire abondamment de récits occidentaux plus ou moins fiables, qui mêlent conjectures et rumeurs. Cependant, parmi les sources occidentales de l'auteur, le rapport fait par Ottaviano Bon au Sénat vénitien en 1608 et intitulé *Description du Sérail du Grand*

Signor, fondé sur des renseignements de première main, fait figure d'exception. O. Bon propose la description la plus complète et la plus exacte du Palais ottoman et du Harem qui s'y trouve ; ces qualités furent très appréciées par ceux qui allaient plagier son récit. Parmi eux, un personnage aux contours incertains, appelé Robert Withers, qui aurait fait passer une version anglaise de son texte pour un de ses propres écrits. (Il semble que Penzer soit le premier à s'en être aperçu). Le plagiat de Withers fut publié en 1625 dans l'ouvrage de Samuel Purchas, *Pèlerins*, sous le titre *Une Description du Sérail du Grand Signor*, également appelé *Cour de l'Empereur Turc*. Ce texte anglais fut réédité par la suite en 1650 par John Greaves, qui prétendait qu'on lui avait donné le manuscrit à Constantinople en lui disant que Withers en était l'auteur. Cependant, comme le fait remarquer Goodwin, l'ouvrage du soi-disant Withers contient de tels italianismes qu'on est surpris que Greaves, homme érudit, ait pu en être dupé. L'ouvrage fut publié plus tard parmi les œuvres de Greaves lui-même.

Il est certain que John Greaves (1602-52) connaissait l'italien, car il fut quelque temps étudiant à Padoue, il vécut à Rome avant de partir en 1637 pour Constantinople où il prétend avoir trouvé le manuscrit de Withers. Greaves, qui fut plus tard un turbulent assistant au Collège de Merton, à Oxford, était réputé pour ses travaux en études arabes, en météorologie, en mathématiques, et dans l'étude des pyramides. Il publia un traité, *De la manière de couvrir les œufs au Caire* (les Sultans Mamelouks d'Égypte comptent en effet parmi leurs glorieux exploits le fait d'être les premiers à avoir organisé l'élevage de poulets en batterie, une technologie qui fut préservée après la conquête ottomane). Quant à Withers, son existence est beaucoup plus incertaine : on peut se demander si ce n'est pas un nom de plume adopté par Greaves dans sa jeunesse. Il est clair en tout cas que Greaves ajouta des éléments à la première version anglaise plagiée du texte de Bon.

Quoi qu'il en soit, l'histoire textuelle compliquée du Sérail du Sultan est clairement exposée dans l'introduction de Goodwin. Des notes abondantes sont venues s'ajouter à la traduction de Withers, un glossaire des termes turcs originaux, mutilés par leur transcription anglaise au XVII^e siècle. Comme on pouvait s'y attendre, la description du Palais par l'émissaire vénitien Bon fait

la part belle au protocole. A la différence de la plupart des autres auteurs, il est parvenu à pénétrer dans les appartements privés du Sultan : un intendant des jardins l'y introduit secrètement pendant que la cour faisait une expédition estivale à Edirne. O. Bon, intéressé autant par l'architecture que les installations sanitaires ou le protocole, ne titille pas ses lecteurs de fantasmes lascifs à propos du Harem, qui, selon lui, ressemble plutôt à un couvent bien-ordonné. Dans l'ensemble, il admire l'efficacité avec laquelle le Harem comme le Palais sont gouvernés. La fermeture du Harem de Topkapı Sarayı en 1909 est rapportée dans *Femmes ottomanes*. Des avis publiés dans la presse appelaient les familles à venir chercher les femmes, complètement désorientées.

Robert Irvin, nouvelliste, rédacteur et un des éditeurs du TLS. IL vit à Londres.

